Thomas Déjeammes
poète et photographe

Galerie *Rezdechaussée.*
Lieu d'intention artistique,
66, rue Notre-Dame, Bordeaux.
Exposition.
14 septembre - 7 octobre 2017,
du mercredi au samedi de 14h à 19h.

*

Impressions

noir et blanc, ombre et lumière.
histoire d'un regard, regard d'une histoire
(récit)

Exposition sous forme d'un récit en croisement d'espaces, urbain, élémentaire, intime…

Thomas est un *reporter* furtif, éminemment lyrique, subjectif, discret…
Il se confectionne des *témoignages*, il accumule étendues et renfoncements, domaines ouverts ou fermés. Le lieu devient *endroit* emporté avec soi, *thème* pour un songe, projet pour un aplat qui en dira, plus tard, l'*impression* d'instant en guise de viatique envers le temps.

Distant de l'*événement*, il est plutôt attentif à rendre compte d'enthousiasmes fugitifs, *à l'arrachée*, qui échappent à *l'Histoire des mondes.* Il suggère un autre mode de déroulement des faits, par sursauts intempestifs, une autre manière de décrire le réel en fondus-enchaînés successifs, intercalés. Des *points de vue* simultanément si proches et si éloignés les uns des autres, la franchise du *noir et blanc* générant un indissoluble lien…
Surtout ne pas tout dire, ne pas tout montrer, éviter l'exhibition.
Reporter inattendu, mais aussi poète, narrateur d'un *récit* foisonnant.
Il était une fois, un regard…

Ce regard ramasse la lumière des choses vues en une *mémoire* transposée et traitée ensuite dans l'ombre du labo.
Il s'impose une sobriété. Le grand angle de la vue est ramassé, minimaliste. Chaque *thème perçu* passe par la magie subtile, à la fois douce et brute du *noir et blanc,* et devient *thème révélé,* acte d'*artiste.*

L'espace urbain, architecture circonscrite, chaussées, portes, impasses …
Trois lumières éblouissantes qui percent un volume sombre. Cela ne suffit-il pas pour désigner une rue, la nuit ?
Une façade blanche aux fenêtres noires. C'est tout.
Un immeuble de face ou de profil, avec son allée arborée en perspective, fuite ou dérobade ?
Un chambranle de pierre meurtri par le temps qui lui révèle son caractère.
Un mur invente une histoire délinquante, graffiti, mémoire murale, concurrence aux plaques commémoratives. L'œil immisce cette écriture dans son récit.

Un éboulis devant une porte, passage intermédiaire entre pierre taillée et marne en friche. Les éléments naturels sont sertis dans le région citadine, inclus dans sa texture, arbre, buisson, terre, ciel, nuage… Cette végétation-là pose pour l'œil, comme les immeubles.
Un arbre est surpris à dessiner son ombre sur le sol. Un autre est trop grand pour entrer dans l'œil qui l'accueille. Seulement évoqué, la ramure est ailleurs, sur un autre tirage. Ici peut-être, un faîte si frêle, des oiseaux dans les branches, ou des branches parmi les oiseaux ?

Les passants sont anonymes et le demeurent, essentiels et virtuels à la fois.
Un danseur flou, une silhouette, une ombre chinoise. Un homme fragmenté, les yeux absents. Un autre, le visage effacé, jusqu'à disparaître. Un autre encore, dissimule son visage derrière sa main. Veulent-ils échapper à ce regard qui les surprend ?
Humains anonymes, mais soudain plus humanisés encore d'être ainsi vu de si près.

Les portes de la ville ressemblent à des paupières closes. Et quand les yeux s'ouvrent, l'aire de la cité ne livre plus que quelques apparences qui lui ressemblent à peine. On entre dans le *privé*. Pour signe, un carré de papier peint.

Une femme estompée, dans un escalier. Parviendra-t-elle en bas ou s'arrêtera-t-elle sur le prochain palier pour entrer dans une chambre et se dévêtir ? Donner un sens à la descente de ces marches vers un dépouillement, une oasis.

Une pièce aux murs nus, un grisé où rien n'est accentué, sans angle.
Une femme nue, saisie dans diverses phases de son intimité si simple qu'elle semble ignorer le regard qui la capture sans l'outrager.
Multiple intimité fragmentaire, de côté, de face, de trois-quarts, à genoux, en contorsion, en contreplongée, ce corps confectionne le lieu où il évolue, se pose ou se repose. Ses galbes arrondissent le cadre, le diffusent, en modifient les lignes…

Est-ce l'œil qui regarde partiellement ou le corps qui ne se livre qu'en partie, par bribes, avec des retenues ?
Une pudeur est suggérée. Est-ce celle de la femme ou celle que ce regard lui accorde, comme pour la laisser à sa réalité propre ? Ou bien est-ce un jeu de dialogue où elle ne donne pas tout à voir à qui ne tient pas forcément à tout voir, et ne garde qu'une trace suffisante à l'ouvrage ?
Rien à prouver.
Un rêve se fait avec des traces et non des preuves, dit Char.

Couchée, si abandonnée qu'elle s'en oublie elle-même, elle devient la blancheur du drap qu'elle défroisse de son sommeil.
Le sensible du regard sur une sensibilité captée puis rendue telle quelle. Corps de femme extrait de ses mythologies, de ses symboliques, de ses évocations, ni *objet* ni *sujet*, corps de vie dans sa discrétion complice.

Puis, finalement, la femme s'assied au bord du lit, et, de dos, remet son soutien-gorge.

Passage du nu au vêtu, retour de l'intime vers le social, de l'intérieur pour soi à un extérieur pour les autres, plus loin que ce regard un instant privilégié. Acte du jour devenu soudain rituel, surprenante icône, à la fois lumière et ombre, pudeur et exhibition, corps et âme.

Tout est dit.
Il n'y a plus qu'à appuyer sur l'obturateur, et se mettre au travail !

L'itinéraire de ce conteur, graphiste de lumière, *photo-graphe*, est le parcours pluriel d'un marcheur de ville, un fouineur de recoins ; un parcours d'artisan, dans son labo avec ses planches, ses papiers, ses lampes, ses ciseaux, son travail sur la matière, émaillé d'un parcours d'artiste, celui qui choisit, décide de s'en tenir là et livrer son cliché, chargé de lueurs de coulisses, tel quel, achevé ou non.

Et ce *conte*, bouquet d'ombres et de lumières pulvérisées, en vérité et suggestion, soupçon et évidence, nous concerne directement ; il trace le profil de notre propre intériorité en hésitation et lucidité, doute et certitude, silence et mélancolie, vitalité et mansuétude…

Patrick Artoan.